

FAITS DIVERS.

L'administration générale de l'Assistance publique à Paris publie la note suivante :

« M. le baron James de Rothschild vient, comme il le fait chaque année, de mettre à la disposition de l'administration de l'Assistance publique, pour les pauvres de Paris, 30,000 kil. de pain.

» Ce secours si opportun, au moment où la rigueur de la saison rend encore plus pressants les besoins de la population indigente, sera réparti par les soins du directeur de l'Assistance publique entre les bureaux de bienfaisance des vingt arrondissements.

— Les statisticiens évaluent la quantité de neige tombée dans l'immense bassin de la Seine, à 37 milliards 1/2 de kilogrammes, lesquels étant fondus doivent produire exactement 37 milliards 1/2 de litres d'eau, circonstance qui doit faire redouter une inondation, si le dégel continue aussi rapidement qu'il a commencé.

— Les administrations des chemins de fer du Nord et de l'Ouest ont dû requérir des détachements de troupes pour débayer les voies encombrées par la neige. Cinquante hommes du 56e de ligne et cent cinquante hommes du 78e ont été occupés, toute une nuit, à enlever la neige qui couvrait les rails.

— Des scènes de désordre, causées par des gamins qui lançaient des boules de neige sur les promeneurs, ont eu lieu mardi dans l'après-midi au jardin des Tuileries.

Ces gamins, auxquels s'étaient joints des flâneurs, s'étaient répartis par groupes de vingt à vingt-cinq dans le jardin; ils se tenaient principalement autour des bassins et assaillaient avec des boules de neige les personnes qui passaient, surtout celles qui étaient coiffées d'un chapeau; elles étaient harcelées et poursuivies jusqu'à la grille la plus proche.

Un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, qu'on croit être un Anglais, arrivé près du bassin qui se trouve devant le pavillon de l'Horloge, s'arrête, hésitant à avancer pour gagner la grille qui aboutit à la rue du 29 Juillet; tout à coup il se décide à marcher en avant, mais aussitôt il est assailli par des boules de neige qui se croisent dans tous les sens. Il en reçoit une en plein visage, le sang coule par le nez; rendu furieux par cette attaque, il fait volte-face à droite, dans l'attitude d'un boxeur ou d'un maître de canne, et assène un coup de son jonc sur la tête d'un des assaillants, qui chancelle et tombe dans la neige. Quelques-uns reçoivent des coups de canne jusque dans la rue de Rivoli, où ils se dispersent sous les arcades.

Cependant, les attaques continuaient sur les autres points du jardin. Pour les faire cesser, les surveillants vinrent avec des grenadiers du 2e régiment de la garde, non armés de fusils; ils furent assaillis à leur tour; quelques bonnets à poil roulèrent dans la neige. L'un des grenadiers a fait mine de se fâcher et a tiré son sabre, mais sans en faire usage.

Enfin, le combat, qui avait duré plus d'une demi-heure, cessa par l'arrivée de sergents de ville, qui arrêtèrent quelques-uns des assaillants.

Les rues de Paris offrent en ce moment le triste aspect d'un épais cloaque, au milieu duquel les voitures circulent avec la plus grande difficulté. Des mesures préventives de sûreté ont été prises par les marins pour combattre les dommages causés ordinairement par la débâcle.

— La neige a été générale au Havre, la journée de Noël a été très froide. La neige est tom-

bée en abondance. A Rouen, la gelée, en solidifiant la neige à demi fondue, avait rendu les rues et les chemins très dangereux.

A Orléans, le jour de Noël a été une journée fort triste. Une pluie froide, qui n'a cessé de tomber depuis le matin et qui se congelait sur la chaussée et sur les trottoirs des rues, a produit un verglas véritablement dangereux.

Personne n'osait sortir de chez soi, dit le Journal du Loiret. A peine apercevait-on de loin en loin quelque rare passant marchant, en tâtant du pied, au beau milieu des flaques d'eau, plutôt que de s'aventurer sur la glace. Orléans avait l'air d'une ville maudite, déserte, abandonnée.

Les malheureux petits marchands qui étalent, aux approches du jour de l'an, ces pauvres petits bazars dont les profits les font vivre pendant trois mois, ne peuvent même pas s'installer dans les rues.

On parle d'accidents plus ou moins sérieux qui seraient arrivés dans la journée. Il serait difficile qu'il en fût autrement, car dans l'après-midi il y avait réellement péril à s'aventurer dehors. Le théâtre s'est vu forcé de faire relâche le soir.

Heureusement le dégel s'est prononcé franchement avant-hier matin; le vent a tourné à l'ouest, et partant la glace et la neige gelée fondent et disparaissent.

A Mâcon, il est également tombé beaucoup de neige; le service des voitures et des chemins de fer a éprouvé des retards notables.

En quatre jours, on a passé à Lyon par toutes les phases de la température. Après la pluie, pluie froide, une neige abondante; après la neige, un froid vif et pénétrant; et hier un vent du midi très violent. Les rues et les places formaient autant de ruisseaux ou d'étangs.

Toute la journée, les balayeurs ont travaillé à faire disparaître les eaux et la neige glacée; mais, à neuf heures du soir, une pluie abondante a fait plus que leur travail de la journée. En un clin-d'œil elle a lavé et nettoyé les toits et le sol. Aujourd'hui nous sommes éclairés par un beau soleil et réjouis par une chaleur printanière.

— La ville de Lyon est restée mercredi presque privée de communications électriques. Cette interruption provient, dit le Courrier de Lyon, du mauvais temps qui a régné ces jours derniers, et particulièrement du furieux coup de vent du sud qui s'est déchaîné mardi sur nos contrées et qui a imprimé aux fils télégraphiques de telles oscillations, qu'ils se sont rompus en beaucoup d'endroits.

Ce fait, si extraordinaire qu'il soit, ajoute ce journal, ne paraît pas impossible à ceux qui ont été témoins des effets de l'ouragan dans les localités les plus exposées. Sur la place Napoléon, entre autres, il soufflait avec tant de violence que la neige en fusion était enlevée en tourbillons avec la boue, et que par une violente rafale on a vu huit ou dix personnes à la fois jetées à terre ou entraînées dans la direction du vent sans pouvoir se retenir.

— On écrit de Lasalle, le 18 décembre, au Courrier du Gard :

« Avant-hier, dimanche, un accident des plus déplorable, arrivé sur la route départementale n° 7, a péniblement impressionné la population de notre canton.

» M. Cavalier, propriétaire; Mlle Fesquet, sa nièce, âgée d'environ 13 ans; M. Floris, instituteur communal, et M. Viala fils, allaient de Soudorgues, lieu de leur résidence, à Estrechure, commune de Saint-Martin-de-Corconac, pour y passer la journée chez des parents ou des amis. Ils étaient montés sur un char-à-bancs au derrière duquel s'était placé, sur leur invita-

tion, le sieur Gaches, facteur rural, qui faisait sa tournée habituelle.

» Arrivé à environ 500 mètres au-delà du Col-du-Mercou, le cheval eut peur soit de quelques parcelles de terre qui tombaient en ce moment du bois placé à gauche, soit de deux grosses pierres qui se trouvaient par là. Quelle que soit la cause de sa frayeur, il prend violemment à droite. Le char-à-bancs verse en dessous de la route et roule dans un ravin, à une distance d'une douzaine de mètres, entraînant nécessairement avec lui les personnes qui étaient dessus, sauf le facteur qui, étant placé à l'arrière, a pu sauter sur le bord du chemin.

» Le sieur Gaches, surmontant l'émotion qu'il a dû éprouver à un pareil spectacle, s'est élancé aussitôt au secours de ses compagnons de route. Apercevant Mlle Fesquet sous le cheval, il s'empresse de la dégager et la remonte péniblement sur le chemin, où il la place au soleil. Il court ensuite à M. Cavalier qui se trouve dans un état des plus alarmants, car il a une profonde blessure au front, une oreille emportée et un bras cassé en divers endroits. Le malheureux demande à grands cris sa nièce et prie Gaches de le tirer de là. Sur ces entrefaites, M. Floris et M. Viala ont pu se relever et sont allés, eux aussi, soutenir leur ami.

» Le facteur ne se sentant pas la force de le sortir à lui seul, vole au Mercou pour chercher du secours. Quelques charretiers qui venaient de Lasalle, accourent aussi, et à force de bras on peut emporter M. Cavalier sur la route, mais hélas! mortellement atteint, car il expire quelques instants après.

» La nièce n'a pas longtemps survécu à son oncle. Malgré les soins du docteur Giraud, elle est morte ce matin vers les quatre heures.

» Quant à M. Floris et à M. Viala, leur état n'inspire pas de sérieuses inquiétudes. Le médecin croit à leur prochain rétablissement. Ils n'ont d'ailleurs aucun membre fracturé, comme on n'avait que trop lieu de le craindre.

» Par un hasard inexplicable, le cheval n'a eu presque pas de mal.

— On lit dans le Courrier du Harre du 27 :

« Ce matin, vers cinq heures, la charpente en fer, vitrée, de la quatrième section des magasins docks, s'est écroulée avec un horrible fracas par suite de l'augmentation de poids occasionné par les neiges, qui s'étaient amoncées sur le vitrage. Plus de 40 mètres de toiture sont tombés dans la cour où se trouvaient rangées des quantités de café et autres marchandises. Il est heureux que cet événement se soit produit à cette heure matinale, car un peu plus tard, un grand nombre d'ouvriers se seraient trouvés réunis sous ces immenses hangars. Les pertes ne sont donc que matérielles; mais elles atteignent, dit-on, le chiffre de 30,000 francs.

— Un journal anglais vient de publier un tableau très curieux des charges auxquelles la nation anglaise avait à pourvoir en 1815 et en 1816, à la fin de la grande guerre continentale. Ce tableau présente, en résumé, les résultats suivants : En 1815, il fallut demander aux ressources extraordinaires de l'impôt et de l'emprunt une somme de 2 milliards 935 millions de francs. En 1816, la somme était plus forte : elle s'élevait à 3 milliards 118 millions.

Quelle éloquence dans de tels chiffres!

— Il paraît que les canons Armstrong dont on a tant parlé n'ont pas eu en Chine tout le succès qu'on en espérait. Nous lisons, en effet dans le Mechanic's Magazine :

Le gouvernement a reçu les plaintes les plus amères des officiers d'artillerie, relativement à l'imperfection des canons Armstrong dans la dernière campagne de Chine. Il a été reconnu

que, d'après la nature délicate de la composition des gargousses, la plupart sont devenues hors d'usage, soit dans le transport, soit par l'action du climat de la Chine. En outre, les boulets sont détruits par l'action galvanique des métaux composés, le fer et le plomb, qui entrent dans leur fabrication.

Quant à ceux qui paraissent en bon état, on les trouve surtout dangereux pour nos propres artilleurs, le plomb se séparant du fer aussitôt que le boulet sort du canon. On a aussi reconnu que la portée variait d'une manière extraordinaire; enfin, on mentionne une autre circonstance vraiment désagréable : l'une des batteries Armstrong ayant été chargée de la cavalerie tartare, les culasses des deux canons ont fait explosion au premier coup et ont mis ces deux pièces hors de combat, jusqu'à ce que les habiles mécaniciens qui accompagnaient les batteries Armstrong eussent pu trouver le temps et l'opportunité de forger de nouvelles culasses. Comment s'accommoderait-on de ce système dans une guerre européenne?

VARIÉTÉS.

CINQUANTE FRANCS A GAGNER! OU GARE A L'HUMIDITÉ.

L'hiver et ses bourrasques, la saison froide et ses brouillards, me déterminent à relever une erreur très-grossière, et qui va, chaque jour, s'infiltrant, s'étendant, se répandant davan-

tage. Oh! quand le froid est sec et franc, pourvu qu'on le combatte par un peu de feu, ou mieux par de l'exercice, de l'action corporelle, un peu de gymnastique enfin, le froid devient fortifiant, bienfaisant; non-seulement il donne de l'appétit, mais il consolide toute la santé; au contraire, quand on a froid parce que le ciel pleure, autrement dit parce qu'il pleut, ou bien parce que le ciel est nébuleux, les pavés gras, les chemins glissants, les murailles humides, les frimas sont fort à craindre! L'humidité est une graine de rhumatismes, de catarrhes, de maladies de poitrine, bref des plus pénibles maladies.

Peut-être va-t-il se trouver que, juste au moment où vous lirez ces lignes, un rayon de soleil, pénétrant à travers votre fenêtre, viendra comme pour critiquer le feu qui flambe dans votre cheminée, et semblera ricaner en parcourant la prose que voici.

Attendez, attendez! le vent souffle de l'ouest, les nuages courent et volent avec rapidité. Alerte, ils s'amoncèlent; la clarté du jour diminue; on dirait qu'il va faire nuit.... Adieu, soleil, au revoir, bel astre... En vérité, il ne fallait pas faire tant d'embarras pour vous montrer si peu de temps...

En effet, le vent siffle, les pailles et les feuilles sèches tourbillonnent dans les rues, sur les routes; les volets, mal arrêtés, battent les murailles; la pluie tombe; vite, mettons-nous à l'abri.

Il est bien des circonstances où l'on est obligé de subir la bourrasque, parce qu'on se trouve en rase campagne, parce que les occupations poussent et que la besogne presse; courbons la tête, alors, soyons courageux et marchons; on ne meurt pas pour un peu de pluie.

Pour un peu de pluie, c'est possible; pour une pluie longtemps supportée, c'est autre chose; surtout si, quand on a été mouillé, on ne prend pas toutes les précautions nécessaires pour se bien sécher, pour se réchauffer convenablement.

Il règne, dans la classe ouvrière, une erreur

— Ce n'est pas lui qui la chasse, c'est elle qui s'en va pour ne plus vivre dans cet enfer, répandit en pleurant l'ancienne femme de chambre de Marie. Croyez-vous que je ne l'aie pas vue et entendue, la pauvre femme, quand elle parcourait cette nuit toutes les chambres pour les voir une dernière fois? Et cependant tout cela vient d'elle; c'est ici qu'elle est née, ce château est celui de son père, et M. le baron se conduit comme s'il avait le droit de la mettre à la porte. Que Dieu lui pardonne, c'est la prière que doit faire une chrétienne; je ne voudrais pas avoir sa faute sur la conscience; mais les grands seigneurs ont la conscience plus élastique que nous.

— La voici! chuchota un autre. En effet, Paula, pâle, mais calme en apparence, sortait de sa chambre, appuyée sur le bras de Kirn, dont le cœur était navré, et qui pleurait comme un enfant. Elle leur tendit successivement la main à tous.

— Adieu, dit-elle d'une voix émue et en retenant ses larmes avec effort, adieu! Restez honnêtes, et ne m'oubliez pas.

Puis, s'adressant à Kirn : — Saluez cordialement le docteur de ma part; dites-lui que j'étais impatiente d'user de sa permission pour aller rétablir ma santé, et prenez soin que le baron lise dès son retour la lettre déposée sur son bureau.

Elle le salua d'un dernier signe de tête et s'empressa de monter en voiture. Sybille la suivit avec l'enfant, Martin s'élança sur le siège, et Paula, les larmes aux yeux et la souffrance au cœur, quitta Schlettendorf avec la perspective du plus triste avenir.

Le docteur, qui ne s'était pas attendu à ce dénoûment, fut très effrayé, en arrivant au

château, de ne plus trouver la baronne. La santé de Paula pouvait, à la vérité, supporter le voyage, mais Wagner ne sentait pas moins quelle lourde responsabilité pesait sur lui envers le baron.

— Faut-il courir après la jeune dame pour la décider à revenir provisoirement, ou bien informer en toute hâte son mari de son départ? demanda-t-il à Kirn. Mais impossible de rien obtenir de l'intendant; depuis la mort tragique de Marie, dont il se faisait un crime, et qu'il regardait comme la source des malheurs qui l'avaient suivie, il n'était plus bon à rien.

Au moment de la mort du comte, Wagner avait eu la plus grande peine à empêcher Kirn de trahir son serment, qui était pour lui un véritable supplice. Le trouvant encore dans les mêmes dispositions, le docteur se fâcha sérieusement.

— Etes-vous un enfant, Kirn? Qu'ont de commun les événements de cette fatale nuit avec la mésintelligence de ce jeune ménage? Quel rapport votre fertile imagination peut-elle établir entre des choses si différentes? Je ne serais pas étonné de vous voir oublier bientôt vos serments au comte et à la comtesse. Si vous vous croyez réellement tenu d'expier un malheureux hasard, est-ce par le parjure que vous y parviendrez?

Kirn ne répondit que par des soupirs, et Wagner se retira. Un peu de réflexion le convainquit que ce serait peine superflue de chercher à ramener la baronne; il connaissait sa fermeté inflexible, une fois qu'elle avait pris une résolution. Mais il écrivit à Alexandre pour lui rapporter l'entretien de la veille dans tous ses détails et lui annoncer le départ de Paula.

Le baron revint deux jours après, le visage

bouleversé. Sans demander de nouvelles de sa femme aux domestiques, il monta à sa chambre, porta les yeux vers son bureau, y prit la lettre de Paula, et en rompit le cachet d'une main tremblante.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Alexandre, je pars! Je pars sans rancune, et ceci est mon dernier adieu. Ce mot que tu as prononcé, ce mot terrible qui m'a ravi la foi et l'espoir, la paix et le bonheur, tout, excepté l'amour, a été aussi l'arrêt de notre séparation. Je serais coupable de consentir à ce qu'il fût prononcé par un tribunal, car je sais, — et cette conscience est mon soutien dans l'adversité, — je sais que je suis toujours digne de toi comme le jour où je devins ta femme, ta femme confiante et rayonnante de bonheur. Permets-moi de le dire, j'en suis même plus digne encore qu'à cette époque, car tu as beau m'offenser, m'humilier par le plus affreux soupçon, je t'aime néanmoins au milieu de mes tortures, et je prie Dieu de te pardonner comme je te pardonne. Ton erreur est épouvantable! Je ne serais pas étonnée que le monde me condamât puisque les apparences parlent si haut contre moi; mais que toi aussi tu me croies coupable, ô Alexandre, cela me fend le cœur.

» Pardonne! mon intention n'est pas de me plaindre, mais de causer tranquillement avec toi. Un autre motif qui me fait reculer devant une séparation judiciaire, c'est que j'ai des devoirs à remplir envers mon enfant, qui est aussi le tien, crois-moi. Je pars pour la haute Italie, dans l'espoir d'y trouver un petit coin paisible où je vivrai avec Gustave, sans être entourée d'affection, mais au moins inconnue, et c'est beaucoup, car la honte, même imméritée, est un fardeau accablant. Je t'informe du lieu de

ma retraite, non que j'espère te voir changer de sentiments et me rappeler à tes côtés. Je t'aime d'un amour inexprimable, mais je ne serais pas la fille de mon père si, après ce qui s'est passé, je retournais jamais dans tes bras, je m'appuyais avec confiance sur ton sein, tant que tu n'aurais pas de preuves évidentes de l'intégrité de mon honneur.

» Dieu, dans sa bonté infinie, peut faire briller la lumière dans les ténèbres qui enveloppent les événements de ces dernières semaines. Et si tu trouves jamais des preuves qui me justifient à tes yeux, si tu découvres jamais que tu as eu tort, alors viens en toute confiance t'adresser à mon cœur. Mon ancien amour y subsiste avec l'oubli et le pardon, car je te sais aussi malheureux que moi.

» Je n'ai pas voulu te revoir, sentant bien que je n'aurais pu alors me séparer de toi. Dieu te protège, mon Alexandre, et l'accorde la consolation et la paix!

» PAULA.

(La suite au prochain numéro.)

LA MODE ILLUSTRÉE.

Un journal tel que la Mode illustrée, donnant chaque semaine, en 8 pages grand in-4°, les modes les plus nouvelles, des patrons, de la musique et de nombreux travaux de femme, représentés par des gravures d'une exactitude et d'un fini scrupuleux, et répondant, en outre, pour la moralité et le choix de ses nouvelles littéraires, à la confiance des mères de famille qui y trouvent le moyen d'augmenter à peu de frais le bien-être de leur intérieur, devait nécessairement réussir, comme l'ont prouvé les 14,000 abonnés obtenus avant la fin de sa première année d'existence.

S'adresser à l'administration, 56, rue Jacob, Paris.